

### Devoir de synthèse

**Sujet** : synthèse Lycéens au cinéma. Quelles visions de la femme avez-vous perçues dans les films du programme de l'année ? Quel personnage féminin vous a le plus touché(e) ? Pourquoi ?

Les personnages féminins sont très présents dans les films de Maurice Pialat, *A nos amours* (1983), de Fritz Lang, *M le maudit* (1931) et d'Abderrahmane Sissako, *Timbuktu* (2014).

Comment les femmes sont-elles données à voir par ces trois cinéastes dans leurs films respectifs ?

Nous montrerons d'abord qu'elles sont effectivement très présentes dans ces œuvres filmiques et tout particulièrement en tant que filles et que mères, pour analyser ensuite la manière dont les réalisateurs les présentent avant tout comme des victimes, tout en faisant apparaître parfois des figures féminines de résistance. Enfin, nous nous intéresserons plus particulièrement au personnage de Satima, la femme touarègue du berger Kidane dans le film *Timbuktu*, qui est notre personnage féminin préféré.

Maurice Pialat, Fritz Lang et Abderrahmane Sissako ouvrent et ferment leurs films respectifs sur des plans mobilisant le personnage féminin.

C'est, pendant le générique d'ouverture chez Pialat, Suzanne vue de dos à la proue d'un bateau, dont la robe soulevée par le vent dit déjà beaucoup de sensualité et Suzanne encore, mais en gros plan sur le visage, dans l'avion qui l'emmène à San Diego à la fin du film.

Fritz Lang ouvre son film sur une petite fille placée, dans une cour d'immeuble, au centre d'une ronde d'enfants (ce que souligne le fait qu'elle soit filmée en plongée) et qui chante une chanson « maudite » comme le déplore une femme de l'immeuble. Il le ferme sur des femmes en pleurs, mères des filles disparues à jamais.

Sissako, lui, impose au spectateur un rapprochement émouvant entre la gazelle du début du film poursuivie par les djihadistes, gazelle qu'il faut non pas tuer mais fatiguer, et la petite Toya qui court affolée dans le même désert alors que l'on vient d'assassiner ses parents, victime elle aussi de la folie des djihadistes.

Les femmes présentées par ces réalisateurs sont par ailleurs, pour la plupart d'entre elles, des filles et des mères. Des filles et des mères toujours montrées dans des situations difficiles.

Dans le film de M. Pialat, Suzanne et sa mère ne s'entendent pas et entrent peu à peu dans un conflit très ouvert et violent : verbalement (la mère dit dans les scènes de crise qui l'opposent à sa fille : « Elle veut m'tuer », ce à quoi Suzanne répond à un moment donné : « moi j'vais m'tuer, j'vais t'tuer d'abord ») ; mais aussi physiquement puisque plusieurs scènes, qui se répètent et rythment le déroulement du film après le départ du père, montrent des échanges de coups, de gifles. La relation mère-fille est donc très dure.

Dans les films de F. Lang et d'A Sissako, la relation mère-fille est poignante parce que la mère ne parvient pas à protéger sa fille : madame Beckman et huit autres mères, impuissantes, perdent leurs filles toutes victimes de l'assassin M ; Satima à qui l'on prend son mari, meurt avec lui et laisse sa fille orpheline, sans protection tandis que la femme veuve, mère de Safia, doit accepter le mariage forcé de sa fille et d'Abou Jaafar.

Dans les trois films les personnages féminins sont avant tout des victimes.

Victimes des hommes en premier lieu : dans le film de Pialat, la mère de Suzanne qui a travaillé vingt ans avec son mari perd tout avec le départ de celui-ci : le sens que jusque-là elle donnait à sa vie, son travail, son appartement et ses enfants engagés dans d'autres chemins. Les crises hystériques dans lesquelles elle sombre l'isolent, même si le fils joue un moment le rôle du chef de famille et la soutient. Suzanne, l'héroïne du film, subit, elle, douloureusement, son milieu familial et un frère trouble qui ne la laisse pas vivre. F. Lang de son côté met en scène des petites filles et des femmes victimes d'un malade mental qui, comme il le dit à la fin, lors du faux procès qu'ont organisé pour lui les membres de la pègre, ne peut pas s'empêcher de tuer. La scène dans laquelle on voit madame Beckmann attendre sa fille en vain, au début du film, est particulièrement poignante : le prénom de sa fille qu'elle crie plusieurs fois et qui résonne dans tout l'immeuble, puis au-dehors, les plans fixes rapprochés et successifs sur l'assiette vide préparée sur la table, l'horloge dont les aiguilles progressent, disent avec force l'absence de l'enfant et l'angoisse de la mère, d'autant qu'un silence total et pesant se met en place. Quant au film de Sissako, il montre les femmes victimes de la folie djihadiste qui impose le voile, les gants, les chaussettes, coupe les mains, enterre des femmes vivantes et les lapide, fouette celle qui a osé chanter, marie de force.

Victimes aussi d'une condition sociale, comme c'est le cas pour la mère d'Elsie Beckmann qui lave péniblement le linge des autres et dont la voisine peine tout autant qu'elle à porter les paniers de linge.

Victimes d'elles-mêmes peut-être enfin. Dans *A nos amours*, Suzanne ne sait pas bien qui elle est ni ce qu'elle veut. Sa sensualité lui fait multiplier les conquêtes amoureuses dans lesquelles les garçons ne sont pas corrects (« Thanks a lot », dit l'Américain après avoir couché avec elle ; « Tu sais, l'soir, quand j'te quitte, j'vais voir une putain en pensant à toi. », dit Bernard.) On l'entend dire plusieurs fois : « J'ai couché avec l'Américain, j'savais même pas c'que j'faisais », « j'en ai marre », « j'me rendais pas compte », « tu vois, des fois, j'ai envie de m'tuer » (à son frère, dans un moment d'apaisement). Elle craint d'avoir « le cœur sec », et quitte son mari pour partir avec Michel à San Diego, sans qu'on la sente bien convaincue par sa décision comme le montre le dernier long plan du film sur son visage à l'expression perdue, alors qu'elle est dans l'avion. Quant à la mère de Suzanne, sans doute, comme on le voit dans la scène où elle vient dans la chambre de sa fille qui a dormi nue, ce qu'elle supporte mal, elle est jalouse de la jeunesse et de la beauté de sa fille engagée dans des histoires amoureuses alors qu'elle-même est quittée par son mari qui la méprise. Elle se raccroche désespérément à la relation fusionnelle qu'elle a avec son fils.

Le thème de la résistance féminine n'est cependant pas absent de ces films. En particulier chez Sissako. La marchande de poissons qui refuse de mettre les gants qu'on lui impose alors qu'elle subit déjà le voile et qui se fait emmener par les djihadistes, la femme qui chante sous les coups de fouets, Zabou, vraie ou fausse démente qui, toute en couleurs, insulte, provoque les djihadistes, la veuve qui conteste le mariage forcé de sa fille Safia et Satima qui rejoint son mari dans la mort sont des figures de résistance. Suzanne, dans le film de Pialat, résiste aussi par moments à la folie de son milieu familial qu'elle quitte pour vivre ses liaisons amoureuses ou pour aller en pension, comme elle résiste aux conventions sociales (la virginité et le mariage chers à sa mère), en se rapprochant de son père et en quittant son mari. Mais à d'autres moments, elle est comme engluée par ce même milieu : dans l'une des dernières scènes du film, lors d'un dîner en famille élargie, elle supporte longtemps les bras de son frère autour d'elle.

Beaucoup des personnages féminins mis en scène par Pialat, F. Lang ou Sissako sont intéressants. C'est cependant Satima, l'héroïne touarègue du film *Timbuktu*, qui a notre préférence. Jouée par la chanteuse touarègue Toulou Kiki, elle est une femme fidèle qui ne craint pas de repousser les avances du djihadiste Abdelkrim, personnage très ambigu. Dans une scène où son mari est absent, importunée par le chef djihadiste, elle lui fait remarquer avec une liberté de parole qui pourrait la mettre en danger, qu'elle est une femme mariée et que sa conduite à lui est incorrecte. Elle soutient avec amour son mari Kidane avec lequel elle semble avoir une relation assez égale : elle ne porte pas le voile, vit librement ses amitiés, chante en famille. Elle est une mère attentive et affectueuse pour la petite Toya. Elle est un peu la gardienne du foyer, de l'équilibre familial, elle est modérée (elle déconseille à Kidane d'aller voir le pêcheur Amadou avec une arme). Elle attend enfin avec dignité le sort réservé à son mari, et part le rejoindre quand il est condamné à mort, juste avant son exécution. L'élan qui la pousse vers lui la pousse aussi dans la mort sans qu'elle hésite. C'est un beau personnage de femme, solide, engagée dans ce à quoi elle croit, et courageuse.

Les personnages féminins et le regard que les différents réalisateurs des trois films du programme « Lycéens au cinéma » portent sur eux sont riches de sens comme nous l'avons vu. Ils nous invitent à réfléchir sur la relation mère-fille, le poids de la famille, du fanatisme religieux, de la société des hommes sur la vie des femmes. Sur les conditions aussi d'une possible et nécessaire résistance.

